

La leçon de Léon

«La Mort mange tous mes pions. Il est temps de la mettre échec et mat. À l'enterrement d'un croque-notes, quelques vieux potes s'en vont.» Le cœur serré je note ces mots dans mon carnet en me rendant au théâtre lausannois 2.21, où se déroulent les funérailles de Léon Francioli, légende vaudoise du jazz contemporain. Difficile d'imaginer Léon mort. C'est comme Johnny Hallyday, Bob Dylan ou Michel Bühler. Ces rocs de la musique, de la chanson, ne meurent pas. Ils sont.

La cérémonie commence par un lent roulement de tambour, comme avant la prouesse d'un acrobate. Aux baguettes, son vieil ami percussionniste Olivier Clerc. Puis surgit, grave et drôle à la fois, le verbe sûr, subtil et réaliste de Pierre-Louis Péclat, poète lausannois. Le ton est donné. Léon sera enterré, pleuré et fêté en poésie et en musique. Pour une fois l'enterrement n'est pas «pasteurisé». Le mort n'est pas illico propulsé en paradis à bord d'une fusée pseudo christique, alimentée de gnose chrétienne qui oublie l'essentiel du mystère de l'Incarnation. Non. Le mort est bien là, au milieu de nous tous, rassemblés comme autour d'une table, d'une source ou d'un feu. Il est là, sur cette terre qui nous nourrit, nous meurtrit, nous sourit. Il est là, dans son cercueil, comme une noix des années d'abondance dans sa coque, sur les planches de ce théâtre où se jouent les actes d'une authentique présence: «La vie, l'amour, la mort», comme chantés par Pascal Auberson. Il est donc possible d'honorer la Mort autrement que par les habituelles simagrées religieuses qui font fuir les vivants de nos églises. Léon! Quelle belle leçon tu nous donnes là! Une fête à la chanson, plutôt qu'ennuyeuses litanies. Aujourd'hui, dans une clameur à la Prévert et au rythme des Copains d'abord de Brassens, tu entres vivant dans la Mort. Comme nous invitant à la Pinte Besson, ton bistrot préféré, te voici à ton dernier apéro, ajoutant le son aux divines lumières du paradis de Dante.

Alors ça jasse en nous. Le chagrin de sa compagne, de sa famille et de ses amis se mue, par la grâce du piano, du sax, des contrebasses, des guitares et autre tambourin, en véritable blues. Un chant qui retrouve là tout son suc, son sang, son sens. Vraie fonction de la musique, à l'opposé de la glauque variété inondant les radios, les commerces et les salles d'attente. «Le jazz, depuis ses origines, exprime l'esprit d'une communauté. Le jazz est nourri au plus profond de cette spiritualité et témoigne de cette «urgence créatrice» dont parle John Coltrane.» (Raphaël Imbert) «A Love Supreme» résume exactement le cœur de la musique de Léon. Derrière des remarques caustiques, l'homme cachait une extrême sensibilité. Il pleurait en écoutant le Band d'Eben-Hézer, nos frères d'handicap. Il donnait la priorité au très-bas. Toute sa musique murmure ce message de suprême humanité. Les églises se vident et se transforment en théâtres, avec plus ou moins de bonheur. Ici, le départ de Léon se joue en fanfare dans un théâtre qui fait véritablement «église». C'est-à-dire qu'il rassemble par l'art et par une franche camaraderie, dans une joie et une douleur parfaitement franciscaines, tout un petit monde qui réinvente à sa manière l'espérance d'être, d'aimer, de prier et de vivre. Ben mon Léon! Quelle belle leçon! La Mort, comme la rime, n'est pas raison et aujourd'hui c'est Elle qui perd un pion!

Lundi, 14 mars 2016, Pierre Dominique Scheder